

RAPPORT DES AGRICULTEURS À LA NATURE
Séance du 28 septembre 2022
(avec la participation des S7, S4, S6, S10)

CONCLUSIONS

par Bertrand **HERVIEU**

Membre de l'Académie d'agriculture de France

La question posée et débattue, à savoir le rapport à la nature des agriculteurs dans l'exercice de leur métier, est bien à proprement parler une question civilisationnelle. En effet elle nous oblige à rappeler que « le Grand partage » établi entre l'homme et l'animal, l'homme et la nature, par Thomas d'Aquin est un système de représentations et d'action propre à la civilisation occidentale. Les anthropologues dans le sillage de Claude Lévi-Strauss, Philippe Descola et aujourd'hui Charles Stépanoff nous apprennent combien ces dispositifs de représentations sont multiples et complexes et engagent des relations à la nature fort variables selon les sociétés. Notre culture est une parmi d'autres et cette distance voire cette rupture homme-nature n'est pas une constante ou un invariant anthropologique. Ce qui signifie aussi que ce dispositif n'est pas immuable.

Je voudrais souligner que s'agissant de la France, puisque nous nous en tenons au cas de ce pays, ce rapport à la nature s'est exprimé avec des accents différents en fonction des transformations des représentations et des pratiques du temps et de l'espace.

Laissons de côté le temps du servage et partons de la Révolution française qui, à mes yeux, marque un tournant. Le double mot d'ordre des Physiocrates « Toute richesse vient de la terre », d'une part, « La propriété, c'est la liberté », d'autre part, concrétisé par le code civil et le cadastre napoléonien permet une appropriation du sol et de ses potentialités. Les paysans propriétaires, issus de ce processus sous la III^{ème} République, entretiennent avec la nature, dans une pratique patrimoniale, un compromis entre sensibilité protectrice et économie de production selon les termes énoncés par Charles Stépanoff dans son grand livre « L'animal et la mort » ; il fallait protéger pour produire. Le temps lui est à la fois cyclique : temps des saisons qui reviennent, des cycles de la vie marqués par les rites de passage et par une omniprésence de la mort. Ces sociétés paysannes et de subsistance qui représentent, en 1870, 80% de la population française sont comme « immobiles » ; chaque village est pour ceux qui l'habitent le centre du monde. La nature est complexe, mystérieuse, elle est autant une ressource qu'une ennemie : elle est autant dominée qu'elle domine. Elle est encore peu marchande.

Vint une seconde révolution, qualifiée par ses acteurs de « Révolution silencieuse ». Elle fut d'abord une révolution théologique portée par les militants de la Jeunesse Agricole Catholique (la JAC) qui déclaraient à la veille de la Seconde Guerre mondiale que « la terre est d'abord d'un outil de travail » et que la « charité doit se faire technicienne ». La terre, regardée comme un support de production a vocation à être bousculée, remembrée et surtout arrachée à une vision purement patrimoniale ; ainsi donc l'espace est frappé d'abstraction dans ses formes juridiques d'appropriation, et de mobilité dans ses reconfigurations ; on parvient même à se

RAPPORT DES AGRICULTEURS À LA NATURE
Séance du 28 septembre 2022
(avec la participation des S7, S4, S6, S10)

passer du sol en inventant l'élevage et les cultures hors-sol. Les espaces agricoles se spécialisent jusqu'à pratiquer parfois la monoculture. La nature, - le végétal comme l'animal - , doit être entièrement maîtrisée. Le temps, lui, devient linéaire : c'est le temps du progrès et de la projection dans l'avenir qu'illustre l'augmentation régulière des rendements en céréale ou en lait : un à deux quintaux de plus chaque année ; cent litres de lait ou plus, également. Le passage dans le vocabulaire professionnel de « la ferme » à « l'exploitation agricole » exprime bien à lui seul l'ampleur de cette révolution du rapport à la nature. De l'osmose on passe à la mise en distance, permise par le recours accéléré aux sciences et aux techniques. De la subsistance on passe à la production exclusivement marchande. Le compromis entre protection et production penche en faveur de la production. Une vision utilitariste s'est installée.

Advient sous nos yeux une troisième révolution, encore indicible, inaugurée par le temps des crises : crises de surproduction d'abord dans les années quatre-vingt, crises sanitaires dans les années quatre-vingt-dix, crises climatiques dès le début du XXI^{ème} siècle, crise démographique d'un groupe social devenu une toute petite minorité dans la population active de la société française : 1,5% pour les chefs d'exploitation. Surgissent même des agricultures sans agriculteurs. L'espace s'élargit du fait de la mondialisation des échanges et notamment des échanges de matières premières agricoles ; l'espace rural devient un espace résidentiel accueillant une population croissante qui regarde et vit cet espace comme un cadre de vie ; l'urbanité y a triomphé ; la mobilité touche autant les populations que les productions agricoles qui, elles aussi se déplacent ; Le temps est celui du présent ; les historiens, à la suite de François Hartog parlent de « présentisme » pour qualifier ce temps de l'instantanéité hachée. Un paradoxe surgit : c'est au moment où la terre agricole est regardée par ses détenteurs comme une immobilisation de capital que l'opinion veut voir en elle un « commun » voire un patrimoine intergénérationnel.

Ces trois moments, ces trois « révolutions » ont instauré des représentations et des pratiques de la nature à chaque fois spécifiques, avec néanmoins une complexité à prendre en compte : ces trois moments ne chassent pas et n'effacent celui qui le précède : ils se tuilent, se métissent et s'entremêlent.